PRADERE Pierre Lucien 27-02-1921 Narbonne (Aude)

Sachsenhausen (Sa 58 793)

Arrestation : 30-12-1942 à Saint Laurent de Cerdan (Pyrénées Orientales) Internement : Perpignan, Fort du Hâ-Bordeaux, Compiègne
Déportation : 23 janvier 1943.

Pierre Pradère est né le 27 février 1921 à Narbonne (Aude). Il est le second d'une fratrie de 3 enfants composée de Paul son grand-frère, de 3 ans son aîné, né le 3-11-1917 et de Lucienne, sa petite sœur, née 3 ans après lui, le 22-02-1925.

Henri son père (17-12-1890 – 13-11-1974) est originaire de Bagnères de Bigorre dans les Pyrénées. Sa famille est aisée, elle détient plusieurs boulangeries aux alentours.

Son père ne suit pas le destin offert par sa condition. Il est d'abord chauffeur de locomotive sur une petite ligne transpyrénéenne, puis maçon après avoir rencontré Marie Jeanne Vié (13-03-1894 – 13-01-1965), une Narbonnaise. Leur mariage le 05-07-1916 et la décision de vivre à Narbonne le brouille avec sa famille.

Pierre vit d'abord en centre-ville, puis dans une petite maison que ses parents construisent eux-mêmes sur un terrain en bordure de ville. Dès la première pièce habitable, ils y emménagent pour économiser le loyer de l'appartement du centre-ville. Ses parents consacrent tout leur temps et leurs forces pour finir la maison.

Son enfance est heureuse, entouré de l'amour de ses parents et en parfaite harmonie avec son frère et sa sœur. Les valeurs familiales transmises sont l'honnêteté, le respect des autres, l'entraide et le courage.

La maison finie, les dimanches sont source de joie pour tous les cinq. Ils partent souvent pique-niquer sur les rives de l'étang de Bages où ils se rendent en carriole tirée par le vélo du père, la maman aidant en poussant dans les côtes.

Il n'ira à la mer, pourtant à seulement 15 km, qu'à l'âge de 13 ans.

Le certificat d'étude en poche, il choisit l'apprentissage de menuiser et se prend de passion pour cette activité qu'il exerce à Béziers jusqu'à ce qu'il reçoive l'ordre de rejoindre le STO (Service du travail obligatoire).

Il décide alors de traverser l'Espagne jusqu'à Gibraltar et avec l'aide des Anglais, rejoindre l'Afrique du Nord ou l'Angleterre. Son oncle, un ancien officier de l'armée coloniale, lui procure les contacts nécessaires et de faux papiers anglais pour passer la frontière.

L'Arrestation

Il est arrêté le soir du 30 décembre 1942 à Saint Laurent de Cerdan la veille de son passage de la frontière dans l'unique hôtel du village, au cours du souper. La filière était celle du célèbre Abbé Jean Bousquet qui a aujourd'hui dans le village, une plaque célébrant son courage et son dévouement à toute épreuve.

Il est remis par la *Feldgendarmerie* à la gendarmerie du village. Il est d'abord détenu dans une cellule de 6 m² avec les trois camarades de Grenoble arrêtés avec lui et dont il n'a jamais connu que les prénoms, sauf pour l'un d'entre eux : Henri Giuliano (Sa-HK 59035), qu'il ne reverra que quelques instants pendant l'évacuation du camp ! Les Gendarmes français sont odieux, ils doivent même leur acheter les repas ! ils restent là 48 h environ.

Puis, c'est le transfert à la prison de Perpignan, ancienne forteresse. Il tente une évasion qui se solde par un échec et un passage à tabac en règle de la quinzaine de prisonniers occupant sa cellule. Le même jour, alors qu'ils se croyaient promis à l'exécution, le camion qui les conduit les emmène à la gare ! Là, ils embarquent dans de vieux wagons, direction Bordeaux, puis en camion, ils arrivent au Fort du Hâ. Pierre a perdu quelque peu le fil du calendrier… il pense que c'est aux alentours du 15 janvier 1943.

Puis, après quelques jours, passage par le tristement célèbre camp de Compiègne Royallieu avant d'arriver au camp d'Oranienburg-Sachsenhausen la nuit du 25 ou 26 janvier 1943 à environ deux heures du matin.

Son numéro matricule est 58 793.

D'abord au block 17[1] de la quarantaine pendant 10 jours, puis au 16 jusqu'à l'évacuation le 21 avril 1945.

Son métier a certainement contribué à le sauver car il est affecté à l'atelier de menuiserie, un grand espace couvert avec de loin en loin des poêles à bois sur lesquels de la colle chauffait en permanence. En hiver, c'était un confort relatif mais une protection contre les intempéries durant le temps de labeur.

Sa force de caractère, l'entraide et la chance l'aideront à survivre 2 ans et 4 mois.

Pour ce qui concerne l'entraide et la solidarité sans faille, mon père a une dette particulière pour un autre Français détenu dans son block, le 16, Honoré Molinari, (Sa 59039 qui l'a sauvé à deux reprises du « Revier » (Quartier des malades, où les déportés attendaient la mort et le four juste à côté, puisqu'ils n'étaient ni nourris et encore moins soignés). Lorsqu'un membre du petit groupe de Français s'y trouvait à bout de souffle, Honoré Molinari organisait à chaque distribution de « repas » une collecte pour les malades.

Il était aussi le premier à partager les colis qu'il recevait !

Mon père aussi, dans la mesure de ses moyens aidait ses camarades. Il concoctait lorsque c'était nécessaire pour l'un d'entre eux un bouillon de copeaux de bois de chêne pour soulager de la dysenterie. Il a aussi fabriqué des pipes pour les rares accros au tabac et des sandales aux semelles de bois articulées et tenant aux chevilles par des lanières…

La libération

Il survit à la longue « marche de la mort ». Puis, il est pris en charge par l'armée russe le 3 mai 1945. Il lui est alors donné à choisir : aller en U.R.S.S. ou rejoindre la ligne américaine basée à quelques kilomètres de là, à Schwerin, ville proche de la Baltique.

Il n'hésite pas et part avec la majorité de ses camarades vers la liberté, direction Schwerin !

Il est rapatrié par les Américains, d'abord en camion, puis en train.

Il arrive à Paris le 16 mai 1945. C'est la première fois qu'il est « à la Capitale » et pour couronner le tout, on l'accueille au Lutétia, où il a une chambre tout confort !

Après une semaine passée à Paris, il a pu prévenir les siens de son retour proche et toute sa famille l'attend sur le quai de la gare de Béziers (Hérault). Tous en vie et sa petite sœur mariée et jeune maman !

Il passe environ six mois en sanatorium dans le Massif Central.

Puis, lors d'un bal, il rencontre Hélène Fischer, née le 18 juin 1924 à Rosheim en Alsace, avec qui il se marie en 1947. Ils rejoignent Paris en quête d'un meilleur travail. Il devient alors électricien et entretient des machines-outils de précision dans le domaine de l'aéronautique. Hélène est soudeuse dans une usine de télécommunication. Ils vivent dans un tout petit appartement du 15ème arrondissement.

De leur union nait en 1958 un garçon, Daniel. Il était temps car ils s'étaient alors lancés dans une procédure d'adoption car leur union restait désespérément stérile.

Il perd son emploi en 1969 mais « rebondit » rapidement et au fil des ans, devient responsable de l'entretien d'une clinique de rééducation fonctionnelle à Saint Cloud. Il conduit et accompagne aussi les patients dans les hôpitaux parisiens lorsqu'ils doivent consulter des spécialistes ou des prothésistes.

Curieux de tout, il n'a jamais cessé de se cultiver et ses connaissances et sa bonne humeur sont très appréciées de son entourage.

Éternel optimiste, qualité qui l'a aussi sans doute aidé à survivre au camp, il sait par son écoute des autres leur remonter le moral lorsque c'est nécessaire. En 1980, lorsque sonne l'heure de la

---

[1] Selon les Archives du Mémorial de Sachsenhausen

retraite, il retourne dans le Midi, à Narbonne où le couple a acquis un appartement et il y passe des jours heureux.

Il s'implique dans la transmission du souvenir des jours sombres vécus en rédigeant le récit de sa déportation et lors d'interventions dans les collèges de l'Aude.

Son récit est mis alors à disposition de la bibliothèque municipale de Narbonne.

Il est aussi le porte-drapeau local de l'amicale lors de commémorations.

Son épouse Hélène, décède en janvier 2000, à l'âge de 76 ans, après 53 ans de bonheur conjugal que rien n'est venu troubler.

Il est très affecté mais une fois encore, il résiste jusqu'en mars 2008. Il s'éteint alors, toujours chez lui, entouré des siens et de nombreux amis.

Daniel Pradère, fils de Pierre.

Octobre 2026

Pierre Pradère en uniforme de Canonnier à Saint Etienne, Novembre 1942.







Devant leur maison, de gauche à droite : Paul, Lucienne, Pierre, Henri, Marie-Jeanne





Saint Laurent de Cerdan l'hiver et l'hôtel où il a été arrêté (fermé depuis très longtemps)



Au Bois de Boulogne, début années 60.

1998



86 ans

